

**ATELIER D ECRITURE DE JOELLE/ MAI 2024****Il voulait disparaître ...**

Il venait d'avoir 18 ans et sa majorité en prime. Le bel âge dit-on. Délivré du lycée et de l'internat, son bac pro en poche, il ne souhaitait plus que changer d'air et s'éloigner au plus vite de Rignac, un bled perdu au fin fond du Rouergue où il avait, à contrecœur, passé six ans de sa vie pour apprendre à gérer une ferme d'élevage bovins. En fait, il envisageait de changer complètement d'orientation et d'entrer à l'université en filière Histoire, sa passion. Mais à peine les examens terminés, en juillet je crois, il avait reçu une lettre de convocation du Ministère des Armées pour faire son service militaire. Et dire qu'il pensait y avoir échappé suite à la suppression récente, en octobre 1996, du service obligatoire ! Hélas pour Bakita, seuls les jeunes nés après le 1<sup>er</sup> janvier 1980 étaient concernés. Il enrageait ! Ayant vu le jour le 30 décembre 1979, il n'entrait pas dans le cadre de cette mesure. A 48 heures près, il aurait pu légalement ne pas avoir à le faire ! Kassa faisait partie de ces jeunes pas du tout emballés à l'idée de passer dix mois de leur vie encasernés. Surtout après tant d'années d'isolement et d'éloignement.

Depuis l'arrivée de ce courrier de mauvais augure, il ruminait des pensées noires. Ce n'était pas la première fois dans sa courte vie que la malchance lui tombait dessus à l'improviste. Et le ton impératif, voire menaçant, de la lettre de convocation ne laissait aucun doute sur l'intention de l'armée de lui mettre la main dessus.

- « Pas question d'aller à l'armée, se jura-t-il. Je suis un pacifiste, moi ! Je ne veux porter ni arme ni uniforme ni obéir à des ordres à la c.... Encore moins aller tuer un autre jeune dans un pays qui ne m'a rien fait. Et qu'ils n'essaient pas de couper mes cheveux ! Ils verront de quoi je suis capable. S'ils touchent mes rastas, je vais leur montrer ce qu'est la folie d'un Punu ! ».

Le jeune homme savait qu'il pouvait reporter son enrôlement forcé en s'inscrivant en BTS ou à l'Université. Les opportunités étaient encore libres et nombreuses à cette époque. Il n'y avait pas le carcan à tiroirs, sélectif et discriminatoire, de « Parcours sup ». Mais d'ici deux à trois ans, l'échéance tomberait à nouveau.

- « Ils seront là dès que j'aurai mon diplôme en poche, à m'appeler, à m'attendre, à venir me chercher manu militari pour ce foutu service. Je risque de passer 10 à 12 mois au trou pour refus d'obtempérer. Et être étiqueté « insoumis » ou « objecteur de conscience ». Ça apparaîtra dans tous mes dossiers à venir, et je n'y tiens pas. Ce serait comme porter une étiquette « récalcitrant » sur le front. Non, je ne vois pas d'autre solution : il me faut quitter la France ! »

Cette idée l'obsédait désormais. Partir loin, pour qu'on ne le retrouve pas. La lettre de convocation à la main, il tournait en rond dans son minuscule studio de Rodez, loué par ses parents ces deux dernières années. Il y venait en week-end et pendant les vacances.

Soudain, il pensa à Marco, un petit-cousin du côté de ma mère. Ils avaient le même âge. Aux dernières vacances, lors d'une cousinade à la mode aveyronnaise, ils avaient sympathisé. Tous deux avaient parlé de ce service militaire qui leur pendait au nez et qu'aucun ne voulait faire. Marco envisageait alors de s'installer en Espagne afin de disparaître sans trop s'éloigner de ses parents, basés à Toulouse.

- « Je vais l'appeler pour savoir où il en est de son projet, décida-t-il. Mais pour moi, l'Espagne ou l'Italie, c'est trop proche de la France. Ils ont des accords et on se fera prendre. Partir au Maroc ? Non, je ne suis pas musulman et leur langue est difficile. En plus, ils sont racistes et considèrent les noirs comme des esclaves ou des sauvages. Mes copains Arabes du lycée m'ont assez provoqué avec ça ! Jamais je n'irai vivre chez eux ! »

Immédiatement, il chercha et retrouva dans son répertoire le numéro de Marco. Ils ne s'étaient pas reparlé depuis l'été dernier mais cela n'avait aucune d'importance. Le courant est passé sans problème, comme s'ils s'étaient vus la veille.

- Salut Marco, c'est Kassa !
- Oui, je sais. J'ai enregistré ton numéro. Alors, comment vas-tu ? Tu l'as eu ce Bac ?
- Oui, et toi ?
- Sans soucis, Cous' ! On dit quoi ? On se voit au village en août, comme d'hab' ?
- Si tu veux. Mais je t'appelle pour autre chose. J'ai eu ma convocation pour le service militaire. Toi aussi ?
- Yesss ! Hier matin. Ces salauds nous guettent vraiment !
- Et tu as décidé quoi ?
- Oh ! Vaut mieux pas en parler au téléphone. T'es basé où ? Dans ton bled de Rignac ?
- Plus maintenant. Je quitte mon studio de Rodez dans huit jours. Normalement je devrais rentrer au pays. Les parents m'attendent. Mais j'en ai pas envie. Je voudrais bosser ou poursuivre une formation dans une autre voie.
- Ecoute, viens à Toulouse. On sera tranquille pour parler de tout ça. Y a deux chambres vides à la maison. Ma grande sœur s'est mariée et la petite est partie vivre chez son copain depuis quelques temps.
- Oh, c'est super ! J'arriverai dimanche prochain. Avertis quand même tes parents !
- T'inquiète ! Ils t'aiment bien. A dimanche ! lança-t-il avant de raccrocher.

Le père de Marco, un des nombreux cousins de la maman de Kassa, était un homme « cool ». Mais son épouse, c'était autre chose. Pleine de préjugés et de règles de vie, elle était difficile à supporter. Et en bons aveyronnais, les deux étaient près de leurs sous. Héberger un parent, même éloigné, cela ne posait aucun problème. A condition qu'il ne reste pas longtemps. Parce que « ça coûte »...

- « Je sais que je ne pourrai pas rester longtemps chez eux, se dit Kassa. Peu importe ! A Toulouse, les parents de papa ne manquent pas. Je vais bien trouver un cousin ou un neveu qui ne me laissera pas à la rue. Juste le temps que je m'organise. »

Cette étape éclaircie, il se mit à chercher sérieusement dans quel pays émigrer et comment procéder. Il repensa alors à son pays d'origine, celui où vivaient encore ses parents.

- « Bien sûr, je peux retourner au Gabon, se dit-il avec un serrement au cœur. Mais trouver un travail dans mon domaine risque d'être laborieux. Et pas question de devenir fonctionnaire à 20 ans ! Quant à monter mon entreprise, sans mise de départ et sans connaître les spécificités de l'élevage tropical, c'est voué à l'échec. Je dois me spécialiser, mais où ? Ou me réorienter. Faut vraiment que j'aille à Toulouse ! »

Le soir, alors qu'il mangeait son repas habituel de pâtes-gruyère-viande hachée-ketchup, en zappant les chaînes de sa petite télé, il est tombé sur un superbe reportage de La 5 concernant le Brésil, ses principales villes : Sao Paolo, Rio de Janeiro, Bahia, Brasilia, et la jungle amazonienne aussi dense que la brousse équatoriale du Gabon ! Il découvrait, émerveillé, captivé, un pays en plein développement. Ou plutôt un continent aussi grand que toute l'Europe. Quinze fois la superficie de la France et le triple de sa population, ce n'est pas rien. Ce reportage fit un gros « tilt » dans la tête du jeune homme. C'était la révélation qu'il attendait, une fenêtre qui s'ouvrait sur son avenir. Il avait du soleil plein les yeux.

- « Voilà où je veux aller ! s'écria-t-il, seul dans son studio. C'est un pays dans lequel je peux disparaître, changer de nom, changer de vie. La France ne m'y retrouvera jamais. Si Marco est d'accord, on va préparer le voyage ensemble. On pourrait partir d'ici deux ou trois mois. « *Les cousins fous* », comme on nous appelait à Saint Laurent d'Olt l'été dernier, vont commencer leur nouvelle vie loin de l'hexagone ! »

Marco adhéra pleinement à ce projet qu'ils finalisèrent en quelques semaines, à l'insu de leurs parents. C'est ainsi que Kassa disparu un beau jour de l'été 1998, accompagné de son cousin. Ils ont traversé l'atlantique en travaillant sur un paquebot chargé de containers. Je les imagine encore, sourire aux lèvres, plein d'enthousiasme malgré leurs poches vides. Malgré quelques temps de galère, ils se sont rapidement débrouillés en portugais et ont trouvé un super job en tant qu'interprètes pour les touristes à Rio de Janeiro.

Ce n'est qu'une fois installé à Rio que Kassa a informé sa famille de son émigration au Brésil pour une nouvelle vie, loin de l'Europe et de l'Afrique. Il a fini par épouser une jolie Brésilienne. Il fallait s'y attendre ! Devenu père, responsable, posé, avec des rastas jusqu'aux genoux, il se dit heureux. Grâce à Internet, il donne des nouvelles de temps en temps à sa famille, mais Kassa a toujours été un « taiseux ». Au bout de dix ans, il a obtenu la nationalité brésilienne et a pu voyager à nouveau sous sa nouvelle identité.

Mais depuis le décès de ses parents, il n'est plus reparti au Gabon. Pourtant, il y pense souvent. On n'oublie pas ses racines. Peut-être attend-il la retraite ? Ses neveux et nièces se languissent de lui et rêvent de rencontrer enfin leur lointain oncle du Brésil.

Bien entendu, Kassa n'a pas fait son service militaire. Il faut dire que sans adresse en France, il ne risquait pas de recevoir une nouvelle convocation ! Pour autant l'administration française ne l'a pas oublié : avec l'informatique, son nom doit encore figurer sur les listes de disparus, insoumis, déserteurs....Même à 50 ans, la police pourrait mettre le grappin sur lui et l'emprisonner s'il revenait avec ses papiers français. A-t-il pu changer de patronyme en devenant Brésilien ? Voyons ! Vous le dire serait trahir son secret ...

*1692 mots/ 9577 caractères+espaces/ 124 lignes// 12 mn de lecture*